En tant qu'auteur non professionnel, <u>je mets cette pièce gratuitement à la disposition des troupes de théâtre amateur qui souhaiteraient la jouer.</u>
Je demande seulement à en être prévenu : <u>everob@orange.fr</u>
Théâtr'Amicalement.

Ententes cordiales

*Robert***BOURON** *(durée en lecture : environ 35 mn)*

Vaudeville *(1 homme – 2 femmes).*
Monsieur et Madame de Courcelles, bourgeois parisiens, s'entendent très bien, mais monsieur aimerait bien s'entendre aussi avec Rose, la femme de chambre…
<u>Cette pièce s'adresse à un public averti.</u>

Personnages…

- **Monsieur Prosper de Courcelles**
- **Madame Catherine de Courcelles**
- **Rose**

Implantations scéniques *(voir croquis)* **…**

1/ Dans l'implantation du décor de ce vaudeville, il peut être intéressant que les parties en pointillés de la salle de bain et du bureau soient des rideaux blancs sur lesquels sera projeté, en ombre chinoise, le comportement des acteurs lorsqu'ils sont dans lesdites pièces.

Quand le projecteur A s'allume dans la salle de bain, il projette sur le rideau l'ombre d'une baignoire et d'un alignement de parfums dans lequel se déplace Madame de Courcelles.

Quand le projecteur B s'allume dans le bureau, il projette l'ombre d'une table sur laquelle évoluent Monsieur de Courcelles et Rose.

La baignoire, l'alignement de parfum et le bureau peuvent n'être que des silhouettes en contre-plaqué ou en carton.

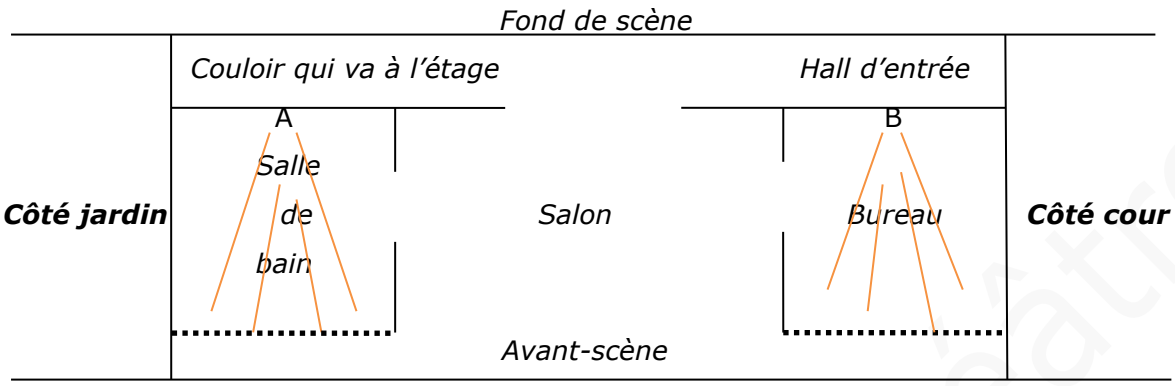
2/ Dans une autre implantation, le mur de la salle de bain et celui du bureau sont des murs pleins *(donc, pas de projection d'ombres)*. Du côté de la salle de bain, un cadre avec la photo, en portrait, de l'actrice dans le rôle de Mme de Courcelles et, du côté bureau, une photo, elle aussi en portrait, de M. de Courcelles *(photos retouchées pour ressembler à une peinture)*.

Une tapisserie d'époque recouvre les murs.

Dans l'une ou l'autre de ces implantations, la sonorité du jeu dans le bureau *(dialogues, poursuite, cris, rires, gloussements, onomatopées…),* a une grande importance.

Robert Bouron Théâtre

N'utiliser, dans le décor, que les meubles et objets dont il est question dans la pièce ; rien de superflu ni de questionnant pour le spectateur.



<u>L'action se passe vers 1925 à Paris.</u>

Décor principal…

Un salon avec un tapis sur le sol, une table avec une nappe, deux chaises, deux fauteuils, un meuble sur lequel est posée une petite pendule indiquant 9 heures du matin.

Vêtements…

Monsieur : veste sombre, pantalon rayé, bretelles, chemise blanche avec cravate, petit gilet, montre à gousset avec chaînette *(qu'il mettra à la même heure que la pendule)*, chaussures noires, gants, chapeau et petite canne.

Madame est en robe de chambre.

Rose est en tenue de femme de chambre *(robe noire et tablier blanc)*.

Madame de Courcelles est assise dans un fauteuil à côté d'une table où se trouvent les restes d'un petit-déjeuner, elle tient un livre qu'elle lit à haute voix…

Madame – *« – Ce matin-là, après un agréable petit déjeuner, madame lisait confortablement installée dans un fauteuil. La journée s'annonçait belle, douce et ensoleillée… Elle se sentait légère, heureuse et de très bonne humeur ; l'envie d'un moment de douceur lui vint à l'esprit… »*

Elle s'interrompt et appelle.

Madame – Rose !

Elle reprend sa lecture.

Madame – *« – La très bonne situation de son mari lui avait apporté tous les bienfaits du confort moderne et parmi ceux-là il y en avait un qu'elle appréciait tout particulièrement : prendre un bon bain chaud en lisant un bon livre. » …*

De nouveau.

Madame – Rose !

RobertBourcierThéâtre

Voix off.

Rose – Un instant, madame… j'arrive !

Du couloir, la femme de chambre apparaît, finissant de renouer son petit tablier.

Madame – Je vois, Rose, que vous n'étiez pas tout à fait prête ?

Rose – Que madame m'excuse, dans ma précipitation, mon tablier s'est dénoué.

Rose se met à débarrasser la table du petit déjeuner.

Venant lui aussi du couloir, Monsieur de Courcelles entre en tenant son chapeau et sa canne.

Monsieur – Madame mon épouse, recevez mes hommages matinaux… Vous êtes ravissante et toujours aussi resplendissante dès les premières heures de la journée.

Madame – Merci, monsieur mon mari ; je n'ai pourtant pas encore fait mes ablutions… Je vous trouve, vous aussi, particulièrement charmant et de fort bonne humeur ; je sens que quelque affaire intéressante se profile pour vous ?

Monsieur – Effectivement ! une affaire très intéressante pour moi se profile dans la perspective de cette belle journée.

Madame – Mon ami, permettez ! … Rose, dès que vous aurez terminé de débarrasser la table, j'aurais aimé que vous me prépariez un bon bain chaud.

Rose – Madame le voudra à quelle température ?

Madame – Trente-neuf degrés me conviendront parfaitement.

Rose – Bien, madame !

Rose part dans le couloir avec le plateau.

Madame de Courcelles se lève et, tendrement.

Madame – Prosper, nous voilà seuls, qu'elle est donc cette affaire intéressante dont vous me parliez ?

Monsieur – Ce cher Montagnac veut m'acheter une nouvelle automobile.

Madame – Ah ! mais oui ! je suis au courant ; j'ai rencontré Madame Montagnac hier dans *Les Grands Magasins du Louvre* et Joséphine m'a dit que son cher Balthazar avait eu un accident avec sa dernière automobile.

Monsieur – Monsieur Balthazar Montagnac est un bien piètre conducteur : c'est la quatrième automobile que je lui vends en trois ans !

Rose revient et se dirige vers la salle de bain.

Faisant un petit signe à son mari pour patienter.

Madame – Un instant voulez-vous ! … Rose !

Rose – Oui, madame !

Madame – Ajoutez… trois, voire quatre cuillères d'eau de bain parfumée *(se retournant vers son mari)* … pour que tout mon corps en soit agréablement imprégné.

Rose – Ce sera fait, madame !

Rose part dans la salle de bain.

Surpris et content, à mi-voix.

Monsieur – Catherine ! il m'est très agréable de vous entendre parler ainsi.

RobertBourronThéâtre

Elle s'approche de son mari, câline.

Madame – Monsieur Prosper de Courcelles, que ne ferais-je pas pour vous être agréable.

Monsieur – Diable ! je suis impatient !

En lui rajustant sa cravate.

Madame – Ce soir… pas avant.

Monsieur – Chère amie, nous avons conclu un accord ; je tiens ma parole et je vois que vous aussi vous tenez la vôtre : c'est parfait !

Madame – Prosper, je préfère vous entendre dire que nous avons conclu une : *« entente »*.

Elle va s'asseoir dans un fauteuil.

Madame – Vous me disiez que ce cher Monsieur Balthazar Montagnac voulait vous acheter une nouvelle automobile ?

Monsieur – La toute dernière De Dion-Bouton Torpédo de dix chevaux : je vais la lui livrer ce matin même.

Madame – Dieu fasse qu'il la garde au moins un an.

Faisant la moue.

Monsieur – Vu les performances de son gros moteur, je pencherais plutôt pour six mois, au maximum, avant qu'il ne me recontacte pour un nouveau modèle.

Madame – Vous croyez ?

Monsieur – Oui ! La première a fini lamentablement écrasée contre un mur, la seconde a été traînée par un tramway, la troisième est toujours au fond de la Seine.

Madame – Il ne s'est pas noyé ?

Monsieur – Il n'était pas dedans.

Madame – Comment cela ?

Monsieur – Je vous passerais la complexité de l'explication technique ; pour faire simple, en tirant un levier l'automobile serait restée immobilisée à l'arrêt, mais ce cher Montagnac était un peu pressé d'aller voir les très charmantes jeunes femmes de la maison de Madame Marelle.

Elle se lève.

Madame – Eh bien ! la soirée lui aura couté cher !

Monsieur – Très, cher !

Elle fait quelques pas.

Madame – Joséphine m'en a justement parlé de ces jeunes et couteuses demoiselles que fréquente son mari.

Monsieur – Et que vous en a-t-elle dit ?

Madame – Qu'elle aimerait bien que cela cesse.

Monsieur – Ne pourrait-elle pas, comme nous, se mettre d'accord avec lui sur, disons… un marché.

Elle regarde tendrement son mari.

Madame – Mon ami, vous savez que je préfère vous entendre dire, une : *« entente »*.

Vers la salle de bain.

RobertBouronThéâtre

Madame – Alors, Rose ! ce bain ?

Voix off.

Rose – Il coule, madame, il coule !

Madame – Rose ! regardez sur la petite table de toilette, dans l'alignement des parfums… J'aimerais que vous mettiez sur vous un peu de ce parfum oriental que je viens d'acheter.

Rose – Si madame me le demande…

Madame de Courcelles regarde dans la salle de bain en montrant.

Madame – Non ! pas celui-ci ! le flacon ambré… oui ! celui-là ! très bien ! Ouvrez-le…

Rose sort de la salle de bain en sentant le flacon.

Rose – Oh ! madame ! qu'elle odeur envoutante ! je n'oserai pas !

Haussant le ton en fronçant les sourcils.

Madame – Rose ! si je dois en arriver là pour que vous vous exécutiez et bien soit !

Ferme, en prenant son mari à témoin.

Madame – Devant mon mari ; je vous donne l'ordre de vous mettre de ce parfum exotique que le marchand m'a garanti comme irrésistible par son pouvoir d'attirance.

Rose – Mais… je suis célibataire !

Madame – Eh bien justement, ma fille ; vous avez là le moyen de ne plus le rester !

Elle hésite et se met un peu de parfum sous les aisselles.

Madame – Voyons, Rose ! pas ici ! cela va donner un mélange d'odeurs encore plus désagréable que votre odeur naturelle ! et les hommes n'ont guère l'idée d'aller mettre leur nez dans cet endroit !

Adressant un grand sourire à son mari.

Madame – N'êtes-vous pas de mon avis, cher ami ?

Monsieur – Heu… oui ! je pense ! probablement…

Rose – Où dois-je le mettre alors ?

Madame – Mais entre vos seins ! Êtes-vous bête, ma fille !

Rose, s'exécute et redonne le flacon à madame.

Madame de Courcelles se tourne vers son mari.

Madame – Qu'en pensez-vous ?

Monsieur de Courcelles s'avance vers Rose et se penche vers sa poitrine pour sentir.

Le retenant.

Madame – C'est une question que je vous pose, Prosper ; je ne vous demande pas d'aller vérifier.

Monsieur – Excusez-moi ! j'avais mal compris.

Madame de Courcelles respirant l'air.

Madame – Quelle odeur, quelle senteur !

Elle place le flacon sous le nez de son mari.

Madame – Ne trouvez-vous pas ?

Il respire un grand coup…

Monsieur – Oui-oui ! tout à fait !

Madame – Vous l'avez très bien défini, Rose : en-vou-tan-te !

Robert Bouron Théâtre

Rose – Madame, que dois-je en faire maintenant ?

Madame – Sotte que vous êtes, mais vous le gardez sur vous toute la journée ; l'odeur va vous suivre, rester sur votre passage et je vais pouvoir juger de sa tenue, de son effet sur les narines, et me faire une idée sur l'usage que je lui destine.

Rose – Bien, madame ! Je retourne dans la salle de bain ; je pense que celui-ci sera bientôt prêt.

Monsieur de Courcelles, immobile, humant l'air en regardant en direction de la porte de la salle de bain où vient de disparaître Rose.

Madame – Prosper !

Le regard fixe.

Monsieur – …

Madame – Prosper ! houhou ! je vous parle ! *(Il se retourne)* … Je compte sur vous pour me donner votre avis sur ce parfum ?

Troublé, se reprenant.

Madame – Mais Catherine, je vous ai promis…

Madame – Je ne vous demande pas pour cela de coucher avec Rose ; je vous demande juste de me dire ce que vous *pensez* de l'odeur de celui-ci ?

Déstabilisé.

Monsieur – Je ne sais pas pourquoi, mais je crois qu'il vaut mieux que je parte. Depuis tout à l'heure avec votre promesse pour ce soir de votre corps parfumé, et maintenant Rose qui se promène avec ce parfum des *Mille et une Nuits* sur elle… je me sens tout bizarre ; j'en oublierais facilement d'aller voir ce cher Montagnac.

Tendrement.

Madame – Prosper, allez retrouver ce cher Balthazar ; négociez l'affaire un bon prix et revenez-moi ce soir avec un gros chèque.

Tapant sa veste à l'emplacement de son portefeuille.

Monsieur – Je reviendrais avec un très gros chèque, madame !

Il sent l'air ambiant, regarde en direction de la salle de bains.

Monsieur – Il faut que je parte très vite ; je n'y tiens plus !

Voix off.

Rose – Le bain de madame est prêt !

Madame de Courcelles, le flacon dans la main, va prendre son livre sur la table et, passant devant son mari, provocante.

Madame – Si Monsieur Montagnac a mis du parfum… essayez de résister à la tentation.

Passablement excité en agitant son doigt vers elle.

Monsieur – Catherine ! ce soir, vous allez voir ce que vous allez voir !

Coquine.

Madame – Hum… j'y compte bien ! À ce soir, mon ami.

Elle part dans la salle de bain.

Resté seul, Monsieur de Courcelles regarde sa montre, prend ses gants, sa canne, met son chapeau et s'apprête à sortir.

RobertBouron Théâtre

Rose sort de la salle de bain. Elle lui adresse un très charmant sourire.

Monsieur de Courcelles, respirant derrière elle l'odeur du parfum, troublé.

Monsieur – Rose ! … dites-moi ?

Il enlève son chapeau et s'approche d'elle en chuchotant, gêné.

Monsieur – Madame est bien dans son bain ?

Moqueuse, en chuchotant elle aussi.

Rose – Si monsieur ne l'a pas vu ressortir, oui ! c'est qu'elle est bien dans son bain.

Rose s'éloigne vers le couloir, il respire l'air derrière elle.

Monsieur – Attendez Rose ! un instant…

Rose – Oui, monsieur.

Il va écouter à la porte de la salle de bains, pose son chapeau, ses gants et sa canne sur un fauteuil et entraîne Rose un peu à l'écart… Baissant la voix, cherchant ses mots.

Monsieur – Madame de Courcelles, comment dirais-je… fait sa toilette en combien de temps ?

Réfléchissant.

Rose – Quand madame prend son bain, avec un bon livre, elle y reste au moins *(montrant celle-ci) …* une heure à la petite pendule du salon.

Monsieur – Une heure !

Rose – Oui, monsieur ; une heure !

La surprise passée, il se reprend, souriant, très aimable.

Monsieur – Votre parfum, Rose, sent *(humant l'air)* … très bon !

Rose – Monsieur, veut vérifier ?

Elle avance sa poitrine que Monsieur de Courcelles vient respirer. Il la prend par les épaules.

Monsieur – Rose ! ma petite Rose ; vous savez que j'aime bien vous taquiner, vous faire de petites farces, mais avez-vous remarqué que je ne vais jamais plus loin ?

Rose – Oui ! j'ai remarqué que monsieur est très taquin : il aime bien dénouer mon tablier, me coincer dans le couloir pour m'embrasser, ou encore me caresser les fesses quand je suis penchée à faire les lits. J'ai aussi, et surtout, remarqué que monsieur faisait toujours cela quand madame n'est pas présente.

S'en défendant comme il peut.

Monsieur – Rose, vous savez, Madame de Courcelles n'est pas une femme jalouse, elle ne dirait rien, elle se doute bien que je reste très correct avec vous.

Rose – Jusqu'à présent ; disons que cela est vrai.

Cherchant comment continuer la conversation.

Monsieur – Vous… vous a-t-on déjà dit, Rose, que vous étiez une très belle femme, une très belle, jeune femme ?

Il met son doigt sur sa bouche, va écouter à la porte de la salle de bain et revient décidé.

Monsieur – Rose ! je suis sûr que vous êtes une femme intelligente et discrète ?

Rose – Oui ! je le pense.

Il s'assied sur une chaise en montrant ses genoux.

Monsieur – Venez ! assoyez-vous ici.

RobertBouron Théâtre

Rose – Vous croyez, monsieur !

Monsieur – Oui ! là ! sur mes genoux, vous serez bien.

Rose – Si monsieur me le demande.

Monsieur – Vous pouvez m'appeler Prosper ; ne trouvez-vous pas cela plus charmant, plus intime, Rose ?

Il respire l'air et lui fait un petit baiser dans le cou.

Rose – Monsieur est très câlin, ce matin.

Monsieur – Ce parfum est si particulier ; c'est comme s'il avait un pouvoir sur mon esprit, sur ma volonté…

Rose – C'est madame qui va être contente.

Il regarde vers la salle de bain…

Monsieur – Un instant, Rose…

Il se lève et va de nouveau écouter à la porte. Rose s'est assise sur la chaise.

Résolu, debout devant elle.

Monsieur – Rose ! cela fait plusieurs jours que je voulais vous en parler… J'aurais voulu, comment vous dire… que nous puissions nous mettre d'accord sur une sorte de marché entre nous.

Rose – Je suis à votre service et mon devoir est de bien servir madame et, bien évidemment *(avec un regard très tendre) …* monsieur.

Monsieur – Parfait Rose ! ; non seulement vous êtes jeune, belle, intelligente et discrète, mais en plus vous avez l'esprit vif ! Vous permettez…

Il s'assied sur les genoux de Rose, respire dans le décolleté.

Monsieur – Ah ! ce parfum est vraiment très capiteux ! *(Se reprenant.)* Madame, qui s'occupe de vos gages, m'a dit que le montant de ceux-ci n'était pas très élevé et qu'elle allait vous donner un petit supplément ?

Rose – Effectivement ! c'est ce qui a été convenu entre madame et moi.

Gêné, hésitant.

Monsieur – Et… entre monsieur et Rose, ne pourrions-nous pas convenir aussi d'un petit, d'un petit…

Rose – Supplément, monsieur ?

Monsieur – Non ! pas supplément, enfin si ! mais ce n'est pas exactement le mot que je cherchais…

Rose – Arrangement ?

Monsieur – C'est cela Rose, arrangement ! Ne pourrions-nous pas convenir d'un petit arrangement tous les deux ?

Rose – Ne pourrions-nous pas parler plutôt d'un petit, supplément à l'arrangement ?

Agitant son index.

Monsieur – Je vois, Rose, que votre vivacité d'esprit et votre sens des affaires ne faiblissent pas…

RobertBouronThéâtre

Reprenant son sérieux.

Monsieur – Si je vous proposais un supplément à l'arrangement d'un montant de, disons *(il réfléchit) …* cent francs !

Elle fait la moue, un peu déçue.

Rose – Cent francs…

Il se reprend.

Monsieur – Effectivement, c'est peu ! Cent-cinquante francs serait plus sérieux.

Rose – Cent-cinquante francs pour que je ne dise pas à madame que monsieur aime bien dénouer le nœud de mon tablier ?

Embêté.

Monsieur – Ce n'est pas vraiment ce but-là que je cherche à négocier avec vous, Rose.

Rose – Alors, monsieur veut aussi négocier le prix des baisers volés dans le couloir ?

Monsieur – En partie, oui !

Rose – Les baisers volés comptent double.

Monsieur – Double !

Rose – Trois-cents francs le prix du tablier dénoué plus les baiser non déclarés à madame.

Monsieur – Trois-cents francs ! Pour ce montant-là, faites-moi cadeau des caresses sur vos fesses ?

Rose – Faisons un arrondi à cinq-cents francs et vous êtes assuré de pouvoir profiter pleinement de moi sans aucun risque.

Bafouillant.

Monsieur – Profiter… pleinement… de vous ! Mais… c'est effectivement ce que je souhaite le plus ardemment !

Rose – Que monsieur me règle tout de suite et notre arrangement sera conclu.

Monsieur – Rose, je préfère vous entendre dire, notre : *« entente »* sera conclue.

Monsieur de Courcelles se lève, cherche son portefeuille dans sa veste de costume, en sort une liasse de billets. Il compte...

Monsieur – Cent, deux-cents, trois-cents, quatre-cents et cent qui font cinq-cents francs… Je préfère vous régler en liquide ; cela ne laisse pas de traces… Tenez, Rose...

Rose – Merci, Prosper.

Rose compte les billets et met l'argent dans la poche de son tablier.

Monsieur de Courcelles remet son portefeuille dans sa veste et va coller son oreille contre la porte de la salle de bain.

Rose regarde la petite horloge du salon et, chuchotant.

Rose – Madame en a encore pour, au moins, trois quarts d'heure.

Il enlève sa veste et la pose sur le fauteuil. Il prend Rose dans ses bras.

Monsieur – Rose !

Soudain, venant de la salle de bain, voix off.

Madame – Rose !

RobertBouronTheâtre

Surprise de tous les deux. Ils s'écartent l'un de l'autre.

Rose met son doigt sur sa bouche.

Rose – Chut !

Madame – Rose !

Elle lui fait signe de patienter tout en disparaissant dans le couloir. Un temps.

Madame – Rose !

Elle entre en courant dans la pièce, imitant la femme essoufflée.

Rose – Que madame m'excuse… j'étais à l'étage… à faire les lits…

Madame – Ce n'est rien, mon enfant, reprenez-vous… Je voulais seulement vous demander si le parfum que vous avez mis ne s'évapore pas trop vite et garde bien toujours ses propriétés ?

Monsieur de Courcelles, regardant Rose, fait oui de la tête.

Rose – Oui, madame. Il est toujours aussi efficace !

Madame – Parfait, Rose ! vous pouvez retourner à vos occupations. Pensez bien à aérer le bureau de monsieur et à vider son cendrier.

Rose – J'y vais tout de suite, madame.

À voix basse, avec un sourire coquin.

Monsieur – Je vous accompagne…

Monsieur de Courcelles suit Rose et tire sur le cordon de son tablier pour défaire le nœud. Ils disparaissent tous les deux dans le bureau.

On entend, en voix off, de petits rires empressés.

Rose – Mais voyons, Prosper, patientez ! laissez-moi ouvrir la fenêtre pour faire entrer l'air pur et ce beau soleil.

Monsieur – Ah ! ce parfum ! ce parfum !

On entend des petits rires, des gloussements, des petits cris.

Rose – Ne risquez-vous pas de manquer un rendez-vous important ?

Monsieur – L'automobile de ce cher Montagnac attendra bien encore un peu, elle !

On entend des bruits de pas qui se poursuivent.

Monsieur – Ah ! Rose, si je vous attrape ! …

De nouveau des rires, des exclamations.

Rose – Mais que faites-vous ? Doucement ! doucement ! vous allez arracher les boutons de ma robe !

Monsieur – Ce parfum ! Ce parfum !

On entend toujours des petits cris, des rires, des : « oh ! », des : « ah ! », des pas précipités.

Visiblement, ils se sont un peu oubliés.

Rose – Doucement, voyons ! Ne soyez pas si impatient !

Monsieur – Rose ! Rose ! ce parfum !

Rose – Et parlez plus bas ; nous ne sommes pas seuls…

On voit Madame de Courcelles sortir de la salle de bain, elle écoute.

Monsieur – Attendez ! attendez-moi, Rose ! pas si vite…

PonchBouronThéâtre

Rose – Desserrez votre cravate et déboutonnez votre chemise, Prosper : vous êtes tout essoufflé et tout rouge !

Monsieur – Je vais enlever ma chemise, Rose, et vous allez voir ; quand je gonfle mes pectoraux et mes biceps, je suis encore plus désirable.

Rose – J'imagine bien, qu'en ce moment, il n'y a pas que vos pectoraux et vos biceps qui sont bien gonflés !

Rires.

Madame de Courcelles, tout en écoutant, va poser tranquillement son livre sur la table, non sans remarquer sur le fauteuil les vêtements et accessoires de son mari…

Monsieur – Rose ! Rose ! c'en est trop ! Laissez-moi faire !

Elle s'avance près de la porte du bureau et tend l'oreille.

Rose – Mais que faites-vous ? Reposez-moi !

Monsieur – À toi de jouer, Prosper ! …

Rose – Reposez-moi ! mais enfin ! reposez-moi !

Monsieur – Et hop ! à la hussarde ! directement sur le bureau !

Rose – Voyons, Prosper ! doucement ! doucement ! ralentissez !

Fort.

Monsieur – Un hussard ne ralentit pas ! il charge !

Rose – À cette allure-là, l'ennemi sera vite rejoint.

Monsieur – Ça y est ! je l'ai ! je le tiens ! salopard ! tiens ! prend ça !

Madame de Courcelles ouvre doucement la porte du bureau.

Elle regarde, immobile, les bras croisés, nullement en colère.

Madame – Eh bien, mon ami, qu'elle rapidité. Rose avait raison ; la poursuite n'aura vraiment pas duré longtemps !

Tous les deux, surpris, voix off.

Rose – Madame !

Monsieur – Catherine !

Sur un ton de reproche.

Madame – Il faut dire aussi que l'ennemi n'avait pas très bien protégé ses arrières.

Apeurée.

Rose – Madame !

Bafouillant.

Monsieur – Je… je vous croyais au bain jusqu'à onze heures ?

Très calme.

Madame – Habituellement, oui ! mais ce matin je dois aller avec Madame Montagnac dans *Les Grands Magasins du Louvre* ; j'y ai vu, entre autres, un superbe manteau.

Monsieur – Surtout, ne vous mettez pas en retard à cause de moi.

Madame – Ne vous inquiétez pas, Prosper, après quelques explications, vous pourrez même m'emmener chez Joséphine dans la nouvelle automobile de son cher Balthazar.

RobertBouronThéâtre

Rose sort. Elle tient son tablier d'une main et de l'autre le haut de sa robe.

Elle est en larmes.

Rose – Madame… madame…

Madame – Tout d'abord, Rose, rhabillez-vous ! … Je vois que tous les boutons de votre robe ont été sauvagement arrachés…

Pleurant.

Rose – Madame, monsieur était très impatient.

Madame – Ah, ces militaires ! Pleurez, ma fille, pleurez ! cela fait toujours du bien.

Lui montrant le fauteuil, autoritaire.

Madame – Assoyez-vous ici… Nous aurons une discussion, toutes les deux, tout à l'heure !

Madame de Courcelles s'avance en avant-scène, elle s'immobilise, pensive.

Madame – Sur le bureau ? Ma foi, ce n'est pas une mauvaise idée ; je n'y avais pas pensé.

Monsieur de Courcelles sort à son tour remettant tant bien que mal sa chemise dans son pantalon.

Il s'adresse à sa femme en essayant d'avoir un certain aplomb.

Monsieur – Catherine ! je vous dois des explications !

Ironique.

Madame – Mais tout à fait, monsieur mon mari et, en attendant que *vous* me donniez ces explications, rhabillez-vous donc correctement…

Il repart chercher son petit gilet et sa cravate.

Il revient, les bras encombrés, et les tend à sa femme.

Monsieur – Chère amie, pourriez-vous m'aider ; le temps que je remette mes bretelles ?

Elle le regarde avec un petit sourire malicieux et, croisant les bras.

Madame – M'avez-vous appelé pour vous aider à vous déshabiller ? Non ! alors… débrouillez-vous !

Pendant que monsieur se rhabille, madame va vers le fauteuil. Elle prend dans la veste de son mari son portefeuille qu'elle tient caché dans son dos et s'éloigne un peu.

Monsieur de Courcelles, ayant fini de se rhabiller, va mettre sa veste, enfile ses gants, prend sa canne et son chapeau. Il sort sa montre de poche de son petit gilet.

Monsieur – Diable ! presque dix heures ! mais je vais être en retard !

Avec beaucoup d'aplomb.

Monsieur – Eh bien madame, au revoir ; je vous souhaite une très bonne et très agréable journée dans *Les Grands Magasins du Louvre*.

Il s'incline et se dirige vers la porte pour sortir comme si de rien n'était.

Madame – Un instant ! mon ami…

Calme, sûre d'elle, sans bouger.

Madame – Monsieur Prosper de Courcelles, vous oubliez une chose importante…

Elle lui montre.

Feignant l'étourderie.

Monsieur – Ah ! mais oui ! bien sûr ! mon portefeuille… où avais-je la tête !

Il revient vers elle et tend la main pour lui prendre.

RomanBoulonTheâtre

Elle le remet vivement derrière son dos.

Madame – Et vous avez surtout oublié, semble-t-il, une deuxième chose importante… notre : *« entente ».*

Feignant ne pas comprendre.

Monsieur – Notre : *« entente » …* Quelle entente ?

Avec un petit sourire.

Madame – Cela vous va très bien de faire l'idiot du village.

D'un ton ferme.

Madame – N'avions-nous pas convenu que vous ne vous intéresseriez plus à aucune autre femme que la vôtre ?

Monsieur – Mais Catherine…

Madame – Et bien oui, monsieur ! Cela veut dire : ni aux jeunes demoiselles de la maison de Madame Marelle ni à la femme de chambre de votre épouse…

Monsieur – Mais Catherine…

Madame – En contrepartie, je m'engageais à vous procurer, sous votre toit, tous les plaisirs, toutes les polissonneries que vous trouviez là-bas pour des sommes qui, soustraites de l'argent de la maison, se montaient souvent à plusieurs milliers de francs dans un mois. J'ai même étudié, dans les livres appropriés, toutes les positions possibles, et même impossibles, pour vous satisfaire. Je me suis mise aussi en frais de toilettes légères et coquines pour provoquer chez vous l'émoi nécessaire à nos petites soirées friponnes…

Monsieur – Mais Catherine…

Prenant le ton de son mari.

Madame – *« Mais Catherine, mais Catherine… »* : votre vocabulaire devient très limité mon ami… *(Elle le toise.)* Il y a de cela trois mois, ici même, dans ce salon, à la fin d'un petit dîner en tête à tête, vous m'avez fait une proposition hardie dont, je suis sûre, vous n'avez plus aucun souvenir ?

Cherchant à se souvenir.

Monsieur – Une proposition hardie ? À la fin d'un petit dîner en tête à tête ? … Je vous ai demandé que nous essayions une position du Kâma-Sûtra ?

Imitant le ton de son mari.

Madame – Non ! monsieur… vous m'avez textuellement dit ceci, sur ce ton-là : *« Catherine ! si jamais vous apprenez que je suis allé avec une autre femme, je m'engage à vous donner deux mille cinq cents francs… »*

Monsieur – J'avais bu trop de champagne.

Madame – Si vous le voulez bien, je me sers…

Elle prend des billets dans le portefeuille de son mari, qu'elle compte.

Madame – Mille, deux-mille, deux-mille-cent, deux-cents, trois-cents, quatre-cents et cent qui nous font : deux-mille-cinq-cents francs.

Avalant sa salive.

Monsieur – Cela m'apprendra à dire n'importe quoi !

RobertBourgonTheâtre

Madame – Ne vous plaignez pas ! Avant vous donniez cet argent à vos cocottes, maintenant vous le donnez à votre femme ; au moins, cela reste dans votre ménage.

Tendant la main.

Monsieur – Bien ! maintenant Catherine, redonnez-moi mon portefeuille ; j'ai payé mon dû.

Avec un signe négatif de la tête et un petit sourire.

Madame – Pas tout à fait !

Étonné.

Monsieur – Comment cela *: « Pas tout à fait ! »* ?

Trop heureuse.

Madame – Vous m'avez interrompue quand je vous rappelais ce que vous m'avez dit textuellement ce soir-là ; je vous le répète *: « Catherine ! si jamais vous apprenez que je suis allé avec une autre femme, je m'engage à vous donner deux mille cinq cents francs (avec un sourire malicieux) … et si jamais vous me prenez en flagrant délit, je vous donne le double ! »*

Monsieur – Moi ! j'ai dit ça ?

Moqueuse.

Madame – Oui ! mon ami *(lui pointant le doigt sèchement sur la poitrine) …* vous ! vous avez dit ça !

Elle compte de nouveau les billets dans le portefeuille, ravie, chantonnant presque les mots.

Madame – Mille, deux-mille, deux-mille-cent, deux-cents, trois-cents, quatre-cents et cent qui font, de nouveau, deux-mille-cinq-cents francs.

Dans un soupir, très déçu.

Monsieur – Cinq-mille francs… pour une femme de chambre…

Rose, assise sur la chaise, relève la tête en pleurant.

Rose – Monsieur, est un goujat !

Madame – Allez-y, ma fille ! ne vous gênez pas ! je vous y autorise !

Rose se remet à pleurer de plus belle.

Sortant un mouchoir de sa poche.

Madame – Tenez ! essuyez vos larmes.

Elle se retourne vers son mari.

Madame – Et vous, monsieur, tenez ! voici votre portefeuille… Maintenant, allez donc traiter votre affaire avec ce cher Montagnac ; il va finir par s'impatienter.

Sèchement.

Monsieur – Merci !

Il regarde dedans ce qui lui reste de billets.

Monsieur – J'ai bien peur de devoir lui annoncer que le prix de sa nouvelle automobile a augmenté dans la nuit d'au moins *(regardant sa femme)* … cinq mille francs.

Madame – C'est vous, l'homme d'affaire !

Hochant la tête en regardant sa femme mettre les billets dans la poche de sa robe de chambre.

Monsieur – Permettez-moi d'en douter, madame !

Il regarde Rose qui sanglote, hausse les épaules et se dirige vers la porte.

Elle le raccompagne, satisfaite.

RobertBourdonTheâtre

Madame – À ce soir, Monsieur Prosper de Courcelles.

Lui lançant un regard en coin.

Monsieur – À ce soir, Madame… Catherine de Courcelles !

Il met son chapeau et sort.

Madame de Courcelles se retourne, regarde Rose qui sanglote toujours, assise sur sa chaise.

Elle s'avance, se plante devant elle, croise les bras et d'une voix sévère.

Madame – Et maintenant ! à nous deux, Rose ! …

Rose relève la tête, des larmes dans les yeux.

Madame – Je vous écoute ? J'attends vos explications ?

Elles se regardent.

Soudain, elles éclatent de rire toutes les deux.

Madame de Courcelles lui tend les bras.

Madame – Rose ! vous avez été formidable ! Vraiment, ma fille, vous avez été parfaite !

Elle se lève.

Rose – Vous aussi, madame, vous avez été parfaite !

Elles tombent dans les bras l'une de l'autre et s'étreignent chaleureusement.

Madame – Bravo ! Rose.

Rose – Vous aussi, madame, bravo !

Desserrant leur étreinte.

Madame – Vous avez eu un sens de l'improvisation avec monsieur qui force mon admiration !

Rose – Quand vous m'avez fait cette proposition, enfin, je veux dire, quand nous avons conclu cette : « *entente* » entre nous, j'avoue que j'avais de gros doutes et que je ne me voyais pas réussir si bien.

Madame – Vous êtes une merveilleuse actrice, Rose, vous devriez faire du théâtre : dans votre rôle de soubrette vous étiez vraiment parfaite !

Rose – Merci, madame.

Amusée.

Madame – Quand je repense à la tête de Prosper quand j'ai ouvert la porte et qu'il m'a vu !

Elles éclatent de rire.

Madame – Dites-moi, Rose… était-ce agréable au moins ?

Rose – Beaucoup trop rapide, madame, beaucoup trop de précipitations de la part de monsieur, trop d'envie retenue…

Quelque peu rêveuse.

Madame – Un vrai Hussard en permission…

Elle respire en sentant l'air autour de Rose.

Madame – Quelle tenue, ce parfum… son odeur est toujours bien présente.

Rose – Le marchand ne vous a pas trompé : ce parfum est vraiment… envoutant.

Lui faisant signe de patienter.

Madame – Rose… attendez-moi là…

Elle part dans la salle de bain.

RobertBouronThéâtre

Elle revient avec le flacon de parfum.

Madame – Tenez ! je vous l'offre !

Rose – Mais vous n'en aurez plus pour vous, madame ?

Madame – Ne vous souciez pas, j'en achèterais un autre, tenez ! prenez ! celui-ci est pour vous.

Rose prend le flacon.

Rose – Oh ! merci, madame.

Madame – Gardez le précieusement…

Rose – Madame peut compter sur moi.

Après un léger temps.

Madame – Bientôt… il va vous resservir.

Surprise.

Rose – Comment cela : *« Bientôt, il va me resservir »* ?

Madame – Je m'explique… Je vais devoir me passer de vous, vous vous en doutez bien, autrement monsieur penserait à un coup monté. Je vais vous régler vos gages, plus le montant de notre : *« entente »* : trois-cents francs, et je vais vous recommander auprès de Joséphine.

Très surprise.

Rose – Joséphine ?

Madame – Oui ! Madame Montagnac.

Rose – Pour quoi faire, madame ?

Madame – Mais la même chose, ma fille ! J'ai tout expliqué à Joséphine de notre : *« entente »* enfin, de : *« nos ententes »,* entre Prosper et moi, entre vous et moi et elle est très tentée, elle aussi, de prendre une femme de chambre jeune, belle, dégourdie et bonne comédienne à son service…

Comprenant.

Rose – Monsieur Montagnac est-il bel homme ?

Quelque peu ennuyée.

Madame – Rose, là ! il va vous falloir faire un effort… un très gros effort !

Rose – Il est si vilain ?

Madame – Petit, rond, bedonnant, rouge de figure, des favoris jamais taillés, des cheveux hirsutes sous son chapeau…

Rose – Vraiment !

Madame – Et j'oubliais… il fume le cigare toute la journée.

Rose – Oh là là !

Madame – Rassurez-vous, Rose, Madame Montagnac le sait, elle en tiendra compte ; elle doublera votre : *« entente »*.

Acquiesçant de la tête.

Rose – Dans ce cas…

RobertBouron Théâtre

Madame – Je vais tout de suite vous donner ce que je vous dois *(elle sort les billets de sa poche) …* Voilà les trois-cents francs prévus pour notre : *« entente » …* Dès que vous serez en place chez Joséphine, je vous apporterais vos gages.

Rose prend les billets, sort de la poche ceux que lui avait donnés Monsieur de Courcelles.

Elles comptent toutes les deux leurs billets, sans faire attention l'une à l'autre.

Rose – Cent, deux-cents, trois-cents, quatre-cents, cinq-cents, six-cents, sept-cents et cent, qui font : huit-cents francs *(pensive en remettant les billets dans son tablier) …* C'est maman qui avait raison quand elle me disait *(voix campagnarde) : « Mont' donc à Paris, ma fille ! Les bourgeois, y z'ont tellement d'argent qu'y savent point quoi en faire ! Y t'en donnerons bin un peu ! »*

Elle met les billets dans sa poche.

Madame de Courcelles, concentrée.

Madame – Mille, deux-mille, trois-mille, quatre-mille, cinq-cents, six-cents, sept-cents : quatre-mille-sept-cents francs ! Voyons *(dénombrant avec ses doigts)* … Le superbe manteau de fourrure : trois-mille francs… le magnifique sac en cuir : huit-cents francs… les merveilleux petits escarpins en daim : neuf-cents francs ; cela fait, cela fait *(calculant dans sa tête) …* quatre-mille-sept-cents francs tout juste ! … Tant pis, ce sera Joséphine qui m'offrira le déjeuner.

Elle met les billets dans sa poche.

Regardant celle-ci.

Madame – Maintenant, Rose, il faut que je monte me préparer ; je dois retrouver Madame Montagnac à onze heures devant *Les Grands Magasins du Louvre.*

Tristement.

Rose – Moi aussi, madame, il faut que je monte faire ma valise.

Madame – Eh bien, montons toutes les deux ; vous aller m'aider une dernière fois à m'habiller.

Elles font quelques pas vers le couloir. L'arrêtant de la main.

Madame – Vous savez, Rose, je vais beaucoup vous regretter.

Rose – Moi aussi, je vais beaucoup regretter madame, et monsieur.

Elle réfléchit un instant.

Madame – Justement… à propos de monsieur…

Elle prend les deux mains de Rose.

Madame – J'aurais encore voulu vous demander quelque chose, ma bonne Rose ?

Rose – Demandez-moi, madame, si je puis encore vous être utile…

Madame – Pour vous remplacer, ne connaitriez-vous pas une autre femme de chambre : jeune, belle, délurée et qui saurait, elle aussi, jouer à la perfection un rôle de soubrette ?

Elle acquiesce de la tête avec un petit sourire complice.

Rose – Oui madame, je connais ! J'ai une très bonne amie à moi qui cherche justement une place. Elle est ravissante et vous conviendra très bien ; vous verrez, votre : *« entente »* sera parfaite !

Main dans la main, elles disparaissent toutes les deux dans le couloir qui va à l'étage.

Mars 2014 (280525)

robertsoulionthéâtre

Notes de l'auteur.

Ce vaudeville est très librement inspiré de deux nouvelles de Guy de Maupassant : *« Au bord du lit »*, parut dans Gil Blas en octobre 1883 et *« Sauvée »*, en décembre 1885.

Un vaudeville est une comédie sans intentions psychologiques ni morales, fondé sur le comique de situations.

Vers 1925, les billets utilisés étaient d'un montant de 5, 50, 100 et 1000 francs.

RobertBouronThéâtre